

***Salut Galarneau!* ou la recherche par l'écriture**

Jacques Godbout, *Salut Galarneau!* Roman, Paris, Éditions du Seuil, [1967], 154[1] p. [édition utilisée, Paris, Éditions du Seuil, [1979], 154[1] p. (Collection « Points », n°R-12)

Aurélien Boivin

Numéro 98, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1995). Compte rendu de [*Salut Galarneau!* ou la recherche par l'écriture / Jacques Godbout, *Salut Galarneau!* Roman, Paris, Éditions du Seuil, [1967], 154[1] p. [édition utilisée, Paris, Éditions du Seuil, [1979], 154[1] p. (Collection « Points », n°R-12)]. *Québec français*, (98), 94–97.

Salut Galarneau ! ou la recherche par l'écriture

par AURÉLIEN BOIVIN

DE QUOI S'AGIT-IL ?

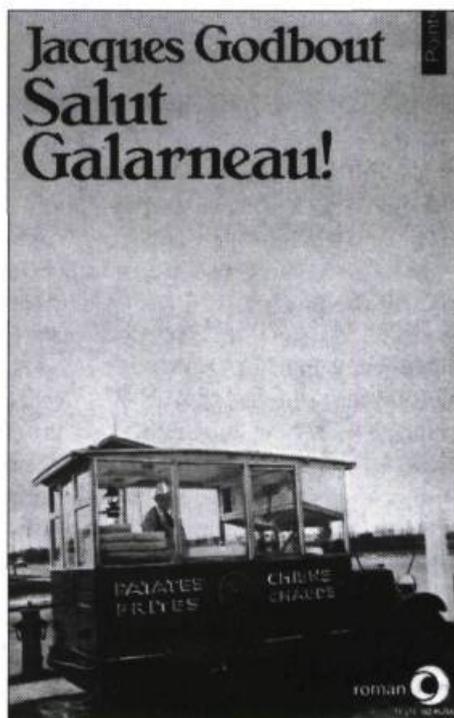
Troisième roman de Jacques Godbout, *Salut Galarneau* ¹, publié en 1967, est le dernier volet d'une trilogie amorcée avec *L'aquarium* (1962) et *Le couteau sur la table* (1965). Le roman, qui épouse la forme d'un journal intime non daté, est divisé en deux cahiers. Il a été perçu, au moment de sa parution, comme une œuvre de libération, à la fois individuelle et collective, tant pour François Galarneau, le protagoniste, que pour le peuple québécois, car le héros, veut être « constructif » (p. 121), « positif » (p. 123), maître de son propre destin.

Retenons quelques traits essentiels de la diégèse. Au mois d'août, François Galarneau, propriétaire d'un autobus transformé en stand à patates frites, décide d'écrire un livre — celui que nous lisons —, dans lequel il racontera sa propre histoire afin d'« être quelqu'un », lui qui, jusque-là, n'était rien, si ce n'est « le roi de [s]on terrain, d'une clôture de broche à l'autre » (p. 106). Derrière son comptoir, il veut « ethnographe » ses clients. Mais il se livre plutôt à une sorte de bilan de son existence, d'« inventaire de [s]on âme » (p. 57). S'il note, dans le premier cahier, à peu près tout ce qui lui passe par la tête, tant des souvenirs d'enfance, que des recettes de cuisine (p. 82-83), des annonces classées (p. 49-51) et des messages publicitaires (p. 40), il devient de plus en plus sélectif et sérieux,

dans le deuxième, qu'il termine derrière un mur de pierre qu'il a fait ériger autour de sa maison. Devenu dépressif, après le départ de Marise, et en panne d'inspiration, il a compris que l'écrivain a besoin de s'isoler pour entrer en lui-même et vivre une véritable aventure intérieure. Après avoir revécu un à un ses échecs, il décide de « vécrire », c'est-à-dire de concilier le travail quotidien et l'écriture, de franchir finalement le mur et de revenir parmi le monde. Ses deux cahiers remplis, libéré, il se hâte d'aller les porter à un éditeur en ville, « pour que Jacques, Arthur, Marise, Aldéric, maman, Louise et tous les Gagnon de la terre le lisent... » (p. 155). Il est devenu un autre homme, il est capable de regarder le soleil et est en route vers le bonheur : « À demain vieille boule, salut Galarneau ! Stie » (p. 155).

LE TITRE

François Galarneau fournit des explications sur le titre de son roman qu'il est en train d'écrire et qu'il nous donne à lire au cours d'un dialogue avec son frère Jacques et Marise, sa fiancée :
— *Salut, Galarneau ! Bonjour, Soleil !*
— (*Jacques à Marise*) *C'est papa qui disait ça en se levant le matin. Il disait : notre père à tous c'est le soleil, il s'appelle Galarneau lui aussi, comme nous.*



Il nous regarde de là-haut, mais il est de la famille (p. 57).

Galarneau écrit un peu plus loin que le patronyme est celui du pirate Soleil et il se prétend son petit-fils (p. 102).

LE TEMPS

Galarneau entreprend l'écriture de son premier cahier et le donne à lire en même temps qu'il l'écrit, « la troisième journée d'août, chaude comme un calorifère de couvent » (p. 24). Il termine son deuxième cahier, deux mois et demi plus tard, le jour même de son 26^e anniversaire de naissance, véritable (re)naissance, après qu'il se soit réfugié derrière son mur, en septembre, et y être demeuré trois semaines. C'est le temps premier qu'Yvon Bellemare ² situe en 1967, l'année de la parution du roman, qui paraît en septembre. C'est donc dire que la fin du roman serait anticipée.

Il est possible, en effet, de rétablir la chronologie, volontairement pertur-

bée, de *Salut Galarneau!* Le héros, François, que l'on peut rattacher à France, la mère patrie, a 16 ans à la mort de son père survenue au printemps 1958, quelque temps après que François ait reçu une lettre de son frère Jacques, datée de Paris, le 6 avril 1958, dans laquelle le futur écrivain professionnel fait le procès du système d'éducation du Québec. C'est la veille de l'enterrement de son père que François quitte l'école — il était alors en Belles-Lettres dans un collège de Montréal — pour ne plus y revenir (p. 21). Quelques semaines après la mort de son père, soit « au début de juin » (p. 131), il subit avec succès l'initiation que lui impose son grand-père Aldéric et il accède ainsi au monde des adultes (p. 135). Comme le héros a 26 ans, à la fin du roman, il est facile de situer l'intrigue en 1967.

Respectons la chronologie : François a 17 ans en 1959 quand il travaille avec son grand-père à l'hôtel Canada (p. 45). Il en a 18 (janvier 1960), quand il abandonne son emploi pour entreprendre une quête, à Lévis, où il se marie et où, grâce à l'argent de son grand-père, il ouvre un restaurant, Chez Ti-Coune, le 31 juillet (p. 98). Il quitte Lévis pour retourner à Montréal un peu plus d'un an plus tard, en février 1961 ; il a alors 19 ans. Pendant l'hiver 1963, il travaille dans la construction à Montréal (p. 125). C'est à l'automne 1965, à 24 ans, qu'il a rencontré Marise avec qui il est « accoté » « depuis deux ans » (p. 31).

Une indication temporelle, que ne relève pas Bellemare, laisse toutefois perplexe. Galarneau affirme avoir commencé à écrire « il y a trois mardis », (p. 106), laissant entendre que le 3 août (p. 24) était un mardi. Or, c'est en 1965 et non en 1967 que le 3 août tombe un mardi. En situant l'intrigue en 1965, les autres indications temporelles ne tiennent plus.

Outre les événements déjà cités qu'il rapporte par analepses, Galarneau a recours au même procédé de retour en arrière pour évoquer d'autres souvenirs qu'il ne date pas ceux-là et qui rappellent, par exemple, les longues promena-

des sur le lac Saint-Louis, à bord du *Wagner III*, le bateau de son père, quelques espiègleries d'enfant en compagnie des deux autres membres du trio des vampires, les fréquentes disputes de ses parents qui avaient épousé deux modes de vie bien distincts, un peu à l'image de cette opposition que l'on retrouve dans le roman québécois entre le nomade et le sédentaire, puisque le père, toujours absent du foyer, vit intensément le jour sur son bateau en compagnie de sa grosse caisse de Molson et de ses « guidounes », alors que la mère vit la nuit, en mangeant son chocolat Black Magic et en lisant des photos-romans italiens et des bandes dessinées américaines (p. 68-69).

LE DÉCOR

Le récit premier se déroule en grande partie dans le stand à patates frites « Au roi du hot-dog », installé dans l'île Perrot (p. 122), au sud-ouest de Montréal. Cette situation géographique favorise grandement le commerce du narrateur, surtout l'été car s'y arrêtent une « tralée de clients », en particulier des Américains en vacances venus « visiter la belle province » et qui arrivent par l'Ontario (p. 13). Sont évoqués, dans les récits seconds, antérieurs au récit premier, les villages de Sainte-Anne-de-Bellevue, où le narrateur a vécu son enfance, Cartierville (p. 88), le lac Saint-Louis, le *Edgewater Bar*, « une salle de danse comme une tranche de melon déposée sur une pointe dans le lac Saint-Louis » (p. 35). Le narrateur passe une année complète à Lévis, une « villette où les hommes couchent encore en jaquette et où les filles portent des pierres du Rhin autour du minou. Un trou où dans les rues il y a plus de sœurs que de fruits dans un snellier » (p. 51). Son retour de Montréal l'agresse car, dans un *United Cigar Store*, la vendeuse s'adresse à lui en anglais. Il y reviendra, en 1963 pour travailler dans la construction et, à quelques reprises par la suite.

L'espace où vit Galarneau est donc un espace clos, fermé ; le héros se sent d'ailleurs prisonnier derrière son comptoir contrairement à ses clients qui ne

font qu'y passer. Même impression d'emprisonnement quand il s'emmure vivant, comme il s'est enterré en quelque sorte à Lévis en fréquentant la famille Gagnon. Il s'est « fait passer un Québec », écrit-il (p. 97). Ce n'est qu'une fois libéré de son isolement, à la fin du roman, une fois que son roman est terminé, qu'il peut penser s'ouvrir au monde et marcher vers la ville, espace ouvert.

LA STRUCTURE

Salut Galarneau! est divisé en deux parties qui correspondent aux deux cahiers que l'écrivain remplit avant d'aller le porter à un éditeur, au terme de ce long et lent processus que représente l'acte d'écrire. Chaque chapitre est coiffé de lettres solitaires qui, mises ensemble, forment la raison sociale du commerce du narrateur « Au roi du hot dog », répété deux fois au complet (l'article indéfini « au » l'est même trois fois). Dans le premier cahier, François Galarneau est surtout tourné vers le passé, bien marqué par de nombreuses séquences analeptiques. Ces retours en arrière favorisent progressivement, chez l'écrivain en herbe, une prise de conscience vis-à-vis de sa famille et de sa fiancée, qu'il néglige dans le deuxième cahier, dont la majeure partie se déroule au présent, à l'intérieur du temps premier de la narration, à l'exception de son mariage avec la Lévisienne Louise Gagnon, sur lequel il revient, au moment du supposé accident dont aurait été victime Marise. Ce deuxième cahier évoque à nouveau des échecs : celui de son mariage, l'échec de sa relation avec Marise, qui a préféré aller vivre avec Jacques, plus argenté que François, plus porté vers les femmes, et le presque échec de son écriture, puisque, au terme d'une crise de désespoir, il doit s'isoler, se retirer du monde, couper les liens avec ses connaissances pour atteindre son but : celui de noircir les deux cahiers, assurément, mais aussi celui de se libérer par l'écriture. Il y a donc espoir, puisque François a appris à composer avec son propre destin, à l'assumer, en somme. Roi du hot dog, il est devenu le

roi de son destin. « Vécire », pour lui, a des avantages (p. 154).

Ainsi, après avoir évoqué deux aventures amoureuses qui se soldent toutes deux par un échec et après avoir longuement rappelé son aventure commerciale de « Roi du hot dog », Galarneau, détaché du monde, s'intéresse à sa propre aventure intérieure et à l'écriture. Marise et Jacques, peut-être pour se rapprocher l'un de l'autre et ainsi éloigner le narrateur, l'ont encouragé dans cette voie puisque, ainsi qu'il le précise à quelques reprises, « [l']idée de faire un livre, ça ne m'est pas venu tout seul » (p. 25), phrase qu'il répète à la page suivante. C'est Marise qui, la première, en a eu l'idée (p. 29) et qui a lui acheté les deux gros cahiers. Il prend même un tel goût à l'écriture, qu'il ressent, à un moment donné, « la fièvre d'écrire » (p. 79).

LES PERSONNAGES

François Galarneau : c'est le narrateur, doué d'un extraordinaire sens de l'observation (p. 93), d'une riche mémoire et d'un solide sens de l'humour. Il a des lettres et il rêve d'être « ethnographe, géographe, anthropologue ou sinologue » (p. 19-20). Il ne sera finalement que propriétaire d'un stand à patates qu'il a d'ailleurs acheté grâce à l'argent du grand-père Aldéric. Parce qu'il prétend faire « les meilleures saucisses grillées dix milles à la ronde, sans compter le territoire de l'île Perrot » (p. 34), il rêve de devenir un jour « ethnographe lunaire » et d'ouvrir sur la lune un stand, « le Moon Snack Bar, pour les cosmonautes de passage et les lunautes amoureux qui viendront faire du parking derrière les rochers blancs » (p. 61). En attendant, il doit se résigner à ne pas voyager pour accueillir ses clients qui souvent sont dérangeants. Naïf, il a cependant un esprit pénétrant et lutte contre l'obscurantisme et les multinationales. Contrairement à son père et à son frère Jacques, il a moins de succès avec les femmes, même s'il sait, à l'occasion, être entreprenant. N'a-t-il pas ethnographié Marise Doucet (p. 38), dès

sa première rencontre. Il est sensible, malgré les apparences, ouvertement opposé à toute forme de violence et à la guerre. Il sait encore faire preuve de courage, de détermination et de renoncement.

Jacques Galarneau : c'est le frère aîné du héros et le chef du trio des vampires (p. 14). Écrivain professionnel, il est scripteur à Radio-Canada (p. 37) et écrit des séries policières, sous un nom d'emprunt, car « il veut faire des livres sérieux un jour » (p. 56). Il a étudié à Paris, grâce au mécénat du grand-père. Comme son père, il aime les filles faciles. Il est sûr de lui, arrogant même (p. 15). Il est prêt à tout pour satisfaire ses désirs.

Arthur Galarneau : c'est le troisième membre du trio des vampires. Au terme de son cours classique, il « a bien tourné : il a fait de la charité un système économiquement rentable » (p. 72) et « aime les placements sûrs, à force de fréquenter les membres du clergé » (p. 119). Il ne se compromet jamais avec les femmes pour la simple raison qu'il est homosexuel (p. 119-120).

Le père : c'est « un gros homme trapu, fort comme un orignal à panache » (p. 65) qui a connu une brève carrière de chantre à l'église (p. 66) avant de perdre son emploi parce qu'il mène une mauvaise vie à titre de capitaine sur son « radeau avec ses guidounes ». Il vit le jour et entraîne les femmes faciles sur son bateau. C'est aussi un alcoolique, qui ne prend pas soin de sa famille (p. 68). Homme à femmes donc, heureux sur son bateau, « comme un homosexuel en prison » (p. 21).

La mère : c'est une femme « douce et belle » (p. 68), qui ressemble à une actrice ; les voisins la surnomment la « chauve-souris du red-light » (p. 87). Elle vit la nuit, contrairement à son mari, mange du chocolat Black Magic et lit « des photos-romans italiens ou des bandes dessinées en anglais, ce qui lui donnait une culture de l'esprit mi-européenne, mi-américaine » (p. 67-69). C'est elle qui a inculqué à ses trois

fils leur goût de la lecture (p. 69). Si elle s'est montrée quelque peu maternelle dans l'enfance de ses fils, elle les a vite oubliés en s'exilant aux États-Unis après la mort de son mari. Femme sans homme, elle se révèle un être marginal, insoumis, réfractaire aux convenances et aux bienséances.

Marise Doucet : (*douce et belle*, sans doute, comme la mère de Galarneau), c'est la maîtresse du héros puis de Jacques ; elle a déjà été entretenue par l'assistant-gérant de la Merrill Finch Insurance où elle était secrétaire. C'est l'image de la femme facile. Elle porte le même prénom que la mère de François, mais a les cheveux plus noirs et « la peau blanche comme du pain d'hostie » (p. 76).

Aldéric Galarneau, le grand-père : c'est le substitut du père, « notre pain quotidien », note le narrateur (p. 64), qui s'occupe de l'éducation et de l'instruction des enfants de son fils. C'est encore lui qui fait subir à François une bien curieuse initiation, du moins c'est ainsi qu'il la perçoit. Il est plein de bonté et plein d'humour, à ce que l'on dit. François lui ressemble tellement physiquement « qu'on dirait Aldéric qu'a refoulé au lavage » (p. 64).

Martyr, le cheval, est le symbole du temps qui passe. Il est immobilisé « à l'ombre d'un orme énorme », « des mouches plein les naseaux et de la sueur aux épaules » (p. 24). Plus loin, François écrit qu'« il ne faut pas faire comme Martyr et attendre la mort en chassant les taons qui sillent » (p. 61).

LES THÈMES

L'instruction. François la conteste, car celle qu'il a « *subie* ne valait pas le déplacement à bicyclette » (p. 13). Le héros a abandonné ses études en Belles-Lettres, non pas parce qu'il n'était pas intelligent, mais parce qu'elles ne lui « disaient plus rien » (p. 14). Il se dit « victime de l'instruction obligatoire », de l'instruction cléricale qui aliène. « L'instruction obligatoire, c'est une idée de bourgeois, une idée de gens riches qui s'emmerdaient à se poser tout

seuls des questions, sans toujours trouver la réponse » (p. 25).

La religion et l'Église. François raille la religion et l'Église, qu'il ridiculise. Anticlérical, il rêve de faire brûler les curés : « Quand je fais griller des saucisses, je m'imagine que c'est des curés qui brûlent » (p. 41). Il se moque encore de l'annonciation de la Vierge Marie, (p. 25), du dogme de l'Immaculée Conception (p. 27), du baptême de Jésus dans le Jourdain (p. 142), pastiche des prières, comme le symbole des Apôtres (p. 100), voire des passages de la Bible : « Encore deux jours et je serai emmuré vivant. Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (p. 116). Il ridiculise aussi l'action missionnaire (p. 46). Cette contestation de la religion est encore perceptible dans l'utilisation des jurons et dans les nombreuses comparaisons ou métaphores qui parsèment le texte des deux cahiers : la chambre de Jacques, à Paris, « est humide comme une crypte à miracles » (p. 16) ; après une virée avec son frère Jacques en compagnie de deux filles, dont Marise, ils sont « [p]actés comme des ciboires un dimanche matin » (p. 39). Il refuse de faire des juliennes, car « dans le casseau, ça s'agglutine comme des Enfants de Marie autour d'un vicaire » (p. 53)...

La société. Galarneau manifeste beaucoup de rancœur contre la société qu'il juge sévèrement. « Société de pourris. Ils ont fait de nous des laveurs de carreaux instruits », note-t-il dans son journal (p. 41). Il se moque de la justice, du juge Trahan en particulier, qui cache ses revues cochonnes dans un orignal que l'oncle Léo a empaillé et qui lui sert de bibliothèque (p. 33). Il ridiculise les puristes de la langue française, qui proposent de remplacer le terme *hot dog* par *chien chaud* (p. 33), se moque de la langue que parlent les Français qui « ont un accent qui *shine* comme des salières de nickel » (p. 118) et qui réclament à son stand un « *cornet* de frites » mais à qui il s'entête de vendre « un casseau de patates comme à tout le monde » (p. 118). Il ridiculise encore des socio-

logues à qui, selon lui, on peut « toujours faire confiance [...] pour te faire un rapport entre deux couvertures de carton de couleur. C'est à ce moment-là qu'ils sont payés » (p. 74), des quizz télévisés (p. 97) et, surtout, de la publicité (p. 32-33, 40, 142-146).

La politique : Galarneau affirme ne pas être séparatiste mais avoue qu'il aimerait bien, s'il le pouvait, « leur rentrer dans le corps aux Anglais, avec [s]es saucisses » (p. 119). Les Anglais, il ne les a pas digérés, comme les curés (p. 72). Il s'en prend au pharmacien Hénault dont la raison sociale est Hénault's Drugstore (p. 57). Pourtant, il rêve lui-même d'ouvrir le Moon Snack Bar sur la lune (p. 61) et ne cesse d'utiliser des termes anglais dans sa narration : « *spoken here* » (p. 13), « *bowling* » (p. 15), « *listen-now-pray-later* » (p. 34), « *nowhere* » (p. 35), « *no vacancy* » (p. 39), « *soir off* » (p. 46), « *poêle à low* » (p. 53), « *all dressed* » (p. 93), etc., autant de mots et d'expressions qui traduisent son **aliénation**, un autre thème majeur du roman.

Le voyage : il est présent dans le roman et est relié au thème de l'**américanité**. Quand il se livre à l'« inventaire de son âme », Galarneau a « des envies de partir, de sacrer le camp ». Il ajoute, ce qui traduit ses connaissances en ethnographie, en sociologie, en histoire et en géographie : « Ça doit être notre côté coureur des bois, ce besoin continuel de partir, et notre côté vieille France de revenir et de décaper des meubles de pin jaune dans de grands bacs d'acide, l'été, derrière la cuisine, dans le jardin » (p. 58). La civilisation du hot dog, du *fast food*, de la publicité aliénante, le presque abri anti-atomique de François, quand il s'emmure vivant, voilà autant d'éléments qui évoquent l'influence de la culture américaine sur la culture québécoise.

Sont encore abordés des thèmes comme la **solitude de l'écrivain** et la **difficulté de l'acte d'écrire**, que nous avons déjà évoqués, la **fragilité du bonheur** et l'**humour**, omniprésent dans le roman, avec ses nombreux jeux de mots,

tels « les pays sages » (p. 61), « il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sots clients » (p. 119), « poèmes endoloris, qui ont mal aux pieds » (p. 137)... On retrouve encore une bonne dose d'humour dans l'intertextualité que Galarneau pratique, en particulier quand il évoque le *Journal* d'André Gide, (p. 81-82). Humour aussi dans les comparaisons, les métaphores, qu'il utilise.

SENS DE SALUT GALARNEAU !

Sociologiquement parlant, le roman de Godbout présente la recherche d'identité d'un Québécois moyen qui s'affranchit de sa condition de colonisé, qui décide de se dire. Par l'écriture, ce qui le force à réfléchir, à entrer en lui. Il prend conscience de son existence, de sa force, du pouvoir des mots, de son pouvoir de jouer avec les mots.

Une lecture psychanalytique est aussi possible : la mort du père et l'éloignement de la mère permettent la libération du fils. Les désirs inconscients de Galarneau sont en rapport étroit avec les femmes, avec la femme, avec sa mère surtout, qu'il rêve de retrouver après le départ de Marise.

NOTES

- 1 *Salut Galarneau ! Roman*, Paris, Éditions du Seuil, [1967], 154[1] p. [édition utilisée, Paris, Éditions du Seuil, [1979], 154[1] p. (Collection « Points », n° R-12).
- 2 Yvon Bellemare, *Jacques Godbout, romancier*, [Montréal], Parti pris, [1984], 241[2] p. (Collection « Frères chasseurs »).